

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Carmen Marois

L'arbre est dans ses feuilles

Isabelle Crépeau

Volume 25, numéro 2, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11867ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Crépeau, I. (2002). Carmen Marois : l'arbre est dans ses feuilles. *Lurelu*, 25(2), 77-79.

Carmen Marois : l'arbre est dans ses feuilles

Isabelle Crépeau



(photo : Céline Cusson)



77

Cet escalier, c'est un passage secret, une porte sur un autre monde. Et d'emblée, on se retrouve ailleurs. D'en bas, je me pensais en ville, mais le balcon du quatrième étage donne sur le septième ciel, entre les branches feuillues de la cime d'un bel arbre du Plateau. Un appartement si paisible dans la tempête de ce jour sombre de mai. Ici, tous les objets semblent vouloir raconter leur histoire.

Carmen Marois a la volubilité chaleureuse. Les mots coulent comme de source. C'est visiblement une femme ardente qui s'émeut, s'émerveille, s'insurge ou s'exalte sans calcul, sans retenue.

Le trésor est dans l'amitié

Cet automne paraîtront chez Soulières éditeur les premières aventures d'un fort sympathique petit cochon : *Le trésor d'Archibald*. Une histoire qui visiblement tient beaucoup à cœur à son auteure. Elle parle avec chaleur de ce personnage qui lui est venu, il y a déjà plus de quatre ans : «J'aime les cochons, mes amis le savent, voilà pourquoi il y en a partout ici. J'ai lu quelque part que les enfants aussi aiment les cochons, tandis qu'en général les adultes ne les aiment pas. Je dois être demeurée un peu enfant.»

Elle qui a vécu près de dix ans en Europe a donc imaginé ce personnage, un cochon typiquement français, tranquille et bien installé, un peu trop casanier, et qui se retrouvera bien malgré lui plongé dans des aventures fantastiques. Ce voyage extraordinaire lui permettra de se découvrir lui-même et de faire la rencontre d'un ami merveilleux, le grand Quabouki. «Je ne peux pas faire autrement que d'écrire du fantastique, explique-t-elle. J'ai de la difficulté avec la réalité. Il y a trop à changer. Alors je préfère inventer de belles choses. C'est bête, mais j'aime les ba-

guettes magiques. Quand je vois les jeunes itinérants ou la pauvreté : impossible de transformer ça par magie. Pas dans la réalité du moins. Mais dans les livres, tout devient possible. J'ai souhaité faire quelque chose de doux et de tendre. Je suis heureuse que les illustrations d'Anne Villeneuve reflètent ça. La douceur, ce n'est peut-être pas très "vendeur", mais c'est ce que je voulais. Le monde dans lequel on vit est si dur! La tendresse, l'amitié et l'amour... ça n'a pourtant rien de désuet, il me semble!»

Archibald découvrira donc, à travers ses voyages étonnants, que les qualités du cœur et les ressources de l'imaginaire sont des atouts encore plus précieux que tout le savoir qu'il a jusqu'alors puisé uniquement dans les livres.

Dès le départ, les péripéties d'Archibald ont été conçues comme une série. Leur auteure aurait tout aussi bien pu écrire une petite brique jeunesse, elle a déjà plus de trois cents pages de matériel pour la suite. Mais un titre nouveau, idéalement chaque automne, permet à son petit cochon d'évoluer et de grandir avec elle.

«Ça restera quelque chose de paisible et heureux, même dans l'aventure, ajoutez-elle. J'aime ça comme ça! Ce petit cochon et cet oiseau existent vraiment pour moi et me remplissent de bonheur. C'est merveilleux d'avoir cinquante ans et d'écrire des histoires de petit cochon!»

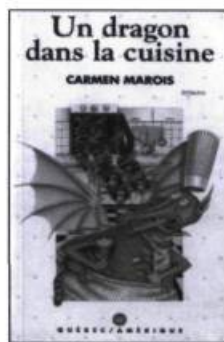
Le bonheur est dans le pré

Déjà toute jeune, l'idée d'écrire lui souriait. Son père, conteur dans l'âme, lui avait insufflé ce goût du merveilleux. Mais écrire n'est pas un travail, lui a-t-on répété... «Ce en quoi ils n'avaient pas tout à fait tort, dit-elle en riant.»

Ce n'est qu'au début de la trentaine qu'une aventure pas ordinaire remet tout en

question. «Je vivais et étudiais en Europe. Je terminais ma maîtrise en droit et travaillais comme clerc de notaire. J'ai eu une vive réaction allergique. Je n'ai jamais su vraiment ce qui l'avait déclenchée. Je me suis retrouvée couverte de pustules. Je ne pouvais même pas endurer un petit drap sur la peau tant cela en était horrible. Ça m'a forcée à m'arrêter et à me questionner : à quoi étais-je vraiment allergique? Et si c'était au notariat? Moi, j'étais venue au droit avec l'idéal noble de défendre la veuve et l'orphelin. Je me rendais bien compte qu'en notariat on se retrouvait bien plus souvent du côté du plus riche, et aux dépens des moins nantis. Ça me rendait malade! J'étais encore jeune : est-ce que je voulais attendre à soixante-cinq ans pour faire ce dont j'avais vraiment envie? J'avais toujours voulu écrire, alors je me suis donné un an pour essayer. Ce que j'ai écrit alors n'a jamais été publié, mais ce n'est pas grave. J'apprenais et je ne me suis pas découragée. J'ai ensuite écrit des nouvelles qui ont été publiées au Préambule : *L'amateur d'art*.»

Elle écrit d'abord pour les adultes, mais un jour les histoires qui s'imposent à elle s'adressent d'emblée aux enfants : *L'étrange portrait de famille*, puis *Le Piano de Beethoven*. Depuis ce jour, l'inspiration et le goût d'écrire ne se tarissent jamais : «Entre *L'idée de Saugrenue* et *Beauté monstre*, il s'est écoulé quelques années sans que je ne publie de romans. Mais je n'ai jamais cessé d'écrire! J'ai fait des textes scolaires chez Graficor, *Québec-Science*, plusieurs textes de commandes... J'ai travaillé très fort aux aventures d'Archibald. Je n'ai jamais arrêté. Même si, maintenant, j'ai compris que je ne pouvais pas vivre de ça! Ça prend des à-côtés. Mais, même si ce n'est pas payant, j'aime écrire, ça me rend heureuse, voilà tout.»



Elle se compare au loup d'une fable de La Fontaine : «C'est la seule que j'ai retenue par cœur : «Le chien et le loup». Moi, je ne suis pas comme le chien, gras et poli, mais qui a le collier attaché au cou. Le loup vit maigrement, ne sait jamais de quoi sera fait son prochain repas, mais il n'a pas de collier. Quand j'ai accepté cela, ça m'a procuré toute une liberté!»

Le secret est dans la sauce

Pour réussir à écrire tout en travaillant fort à régler et à coordonner les tournées d'écrivains de Lire dans l'île, à animer des rencontres entre néo-Québécois et Québécois de souche dans le cadre du programme *Les mots partagés*, répondre à des commandes de textes, faire de la correction, du parrainage d'écrivains débutants, des lectures, Carmen Marois se doit d'être organisée...

Voilà qui explique qu'elle n'a pas besoin de faire de plan... «Il est déjà dans ma tête. Quand je commence une histoire, je sais où je m'en vais. Je ne sais jamais exactement ce que ça va donner, mais je sais où me diriger. J'ai souvent des surprises, je ne connais pas les détails à l'avance et tout peut changer en cours d'écriture mais, habituellement, la structure est là, dès le premier jet. C'est mon point fort. Alors j'écris, sans me relire, à raison d'environ une heure par jour, sept à huit pages.»

Son secret : ne pas s'arrêter quand on n'a plus rien à dire! «C'est Roald Dahl qui affirmait tenir ce truc d'Hemingway, qui lui-même le tenait peut-être d'un autre. Il faut arrêter en plein élan. Quand les idées bouillonnent. On s'assure ainsi d'avoir encore quelque chose à dire le lendemain. Depuis que j'applique cette technique, je n'ai plus jamais éprouvé l'angoisse de la page blanche!»

Après avoir écrit un premier jet, elle relit, à l'affût des incongruités, des incohérences qui ne manquent pas d'apparaître, les personnages et l'intrigue évoluant en cours d'écriture. Puis elle habille son texte, décrit, élabore, précise. Écrire, c'est beaucoup de travail, elle insiste à ce chapitre : «Les enfants me demandent parfois s'il m'arrive de rêver mes histoires... Ils croient à la pensée magique : on rêve, l'ordinateur fait tout le travail et les dessins... C'est presque un distributeur : tu appuies sur le bouton et il te donne un livre. Même les adultes mesurent souvent mal tout le travail qu'il y a derrière un livre. Mais le travail ne consiste pas nécessairement à rester assis à te creuser les méninges devant un ordinateur. Écrire pour moi reste un plaisir. Si je n'ai rien à dire, je ne passe pas la journée devant mon clavier. Comment peut-on avoir l'angoisse de la page blanche? Quand on est en panne d'idées, il ne faut pas s'asseoir devant la feuille, il faut jouer dehors, prendre une bière, voir des amis... Tant que les idées ne viennent pas, je ne m'assois pas. Mais le jour où elles jaillissent, il faut que j'y travaille, ça ne se fait pas tout seul!»

L'art est dans le silence

«Ici, raconte-t-elle, j'ai l'impression de vivre dans une cabane dans l'arbre. Cet arbre n'était pas si gros, il y a deux ans. Un arbre ne grandit pas d'un seul coup. La société de maintenant est tout axée sur l'instantané, le prêt-à-consommer. J'essaie d'en faire prendre conscience aux enfants. Je leur apprend à faire taire le bruit et l'agitation qui envahissent leur tête. Lors d'un atelier d'écriture, j'ai demandé aux enfants d'écrire ce qui leur passait par la tête... Ce qu'ils se sont empressés de faire sans poser de questions. Je leur ai ensuite dit de mettre tout ça en boule et de le jeter à la poubelle. Il fallait

voir leur visage! Mais ils avaient vidé toute l'agitation qui emplissait leur tête, car on ne peut créer si l'esprit est agité; ils pouvaient maintenant vraiment commencer à travailler. Tout ce qu'on écrit n'est pas nécessairement de l'art... C'est parfois juste du bruit qu'il faut vidanger. On est en train de les rendre fous, ces enfants-là : c'est une bonne chose de leur apprendre à faire le silence à l'intérieur.»

Un livre a bouleversé sa vie au cours des derniers mois : *Le pouvoir du moment présent* (d'Eckhart Tolle, Éditions Ariane, 2002). Elle sourit donc quand je lui parle de projets, de rêves : «J'en ai des projets, mais je peux tout aussi bien sortir de chez moi et recevoir un arbre sur la tête. La vie est pleine d'imprévus. Dans le *Tao-tô king*, une phrase m'avait frappée : "le sage ne s'attache pas à ses œuvres". Cet arbre, là, fait ses feuilles. A-t-il des projets? Non. L'an prochain, si tout va bien pour lui, il produira encore des feuilles. Pas parce qu'il en a fait le projet, mais parce que c'est dans sa nature. Écrire, c'est dans ma nature. Si un éclair ne me projette pas à terre, je vais juste continuer. L'arbre n'appellera pas les journalistes au printemps pour leur montrer ses bourgeons. Il les fait, c'est tout. J'écris des livres parce que c'est ma nature, et il n'y a pas là de quoi se jeter à terre ni allumer les projecteurs. Moi, je les aime bien les feuilles de cet arbre. Peut-être suis-je la seule. Mais ça ne l'empêchera pas de continuer. Peut-être y aura-t-il du monde pour aimer ce que je fais... Sinon, ce n'est pas grave. Je vais tout de même continuer. C'est là où j'en suis.»

Et nous attendons avec impatience le prochain printemps de Carmen Marois. C'est magique, croyez-moi : le feuillage de ces branches-là est multicolore!



La littérature jeunesse à l'UQTR!



LE CERTIFICAT EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE DE L'UQTR EMMÉNAGE À MONTRÉAL EN SEPTEMBRE 2002 AU CÉGEP ROSEMONT

Dix cours passionnants portant sur la littérature d'ici et d'ailleurs, sur les romans classiques et contemporains, sur l'art de raconter, sur l'enfant lecteur, sur l'illustration, etc. Dès l'automne 2002: **Les romans contemporains pour la jeunesse.**

Information : Johanne Juneau
(450) 582-1326

Sur le **campus de l'UQTR**, en plus du Certificat, un **programme court en littérature pour la jeunesse** (4 cours) et un **programme de maîtrise en études littéraires** sous la supervision d'une équipe de professeurs dynamiques œuvrant au sein du Laboratoire *L'Oiseau bleu*, le laboratoire des littératures françaises d'Amérique pour la jeunesse.

Information : Luc Ostiguy
(819) 376-5011, poste 3865
Luc_Ostiguy@uqtr.ca

 Université
du Québec
à Trois-Rivières

Bibliographie

Romans jeunesse :

- Beauté monstre*, ill. d'Anne Villeneuve, Soulières éditeur, 2002.
L'idée de Saugrenue, ill. d'Anne Villeneuve, Éd. Pierre Tisseyre, 1997.
Octave et la dent qui fausse, ill. de Dominique Jolin, Soulières éditeur, 1997.
Les Botero, ill. de France Brassard, Éd. Québec Amérique, 1993.
Le fantôme de Mesmer, ill. de France Brassard, Éd. Québec Amérique Jeunesse, 1993.
Le dossier vert, ill. de Bruno Saint-Aubin, Éd. Hurtubise HMH, 1992.
Le Piano de Beethoven, Éd. Québec Amérique, 1991.
«Jemma de la lune», poème dans *Avec les yeux d'un enfant — la poésie québécoise présentée aux enfants*, présentée par Henriette Major, Éd. de l'Hexagone et VLB éditeur, 2000.
«Rapports de bon voisinage», dans *Entre voisins*, collectif de l'AEQJ, Éd. Pierre Tisseyre, 1997.
Un dragon dans la cuisine, Éd. Québec Amérique, 1992.
Cyrus, l'encyclopédie qui raconte, écrit en collaboration avec Christiane Duchesne, Éd. Québec Amérique jeunesse, 1995-1996, vol. 1 à 12.
Un hôpital pour rire, album, Éd. du Trécaré, 1994.
«Le marchand de rêves», dans *Le Bal des ombres*, collectif dirigé par Carmen Marois, Éd. Québec Amérique, 1994.
«Muerta del sol», dans *Par chemins inventés*, collectif dirigé par Francine Pelletier, Éd. Québec Amérique, 1992.
L'étrange portrait de famille, ill. de Sylvie Bourbonnière, Éd. Chouette, 1991.

Sous le pseudonyme d'Anne Richter :

- Le vallon maudit*, Éd. HRW, 1996.
Cauchemar dans la ville, Éd. HRW, 1995.
La malédiction de l'Île des Brumes, Éd. HRW, 1995.
L'inconnu du cimetière, Éd. HRW, 1994.
La colonie du lac perdu, Éd. HRW, 1993.
Le spectre Van der Bruck, Éd. HRW, 1993.

Carmen Marois a aussi écrit :

- Les mots partagés : écrire pour le plaisir*, ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration, 2000.
Skim milk, Éd. Le Préambule, 1985.
L'amateur d'art (nouvelles), Éd. Le Préambule, 1985.
Ainsi que plusieurs textes scolaires et des adaptations de classiques littéraires (Graficor).

Extrait

Archibald est un petit cochon tranquille et casanier. Il sort rarement de chez lui et déteste les aventures. Toutes les aventures. Par contre, il aime manger. Et aussi lire, jardiner et paresser. Il passe de longues heures allongé sur sa pelouse fleurie de pissenlits. Les yeux rivés au ciel, il regarde les nuages qui défilent. — Ils ont l'air pressés, se dit souvent Archibald. Où vont-ils donc ainsi?

Pour Archibald, «aller quelque part» n'a aucun sens. Il hait les voyages. Il n'est jamais sorti de sa ville. Il ne quitte sa maison que pour aller chez le boulanger et l'épicier. Ou encore pour se rendre chez le marchand de vin ou la marchande de journaux.

Carmen Marois, *Le trésor d'Archibald*, Soulières éditeur (à paraître)

